

LE GLOBE TROTTER

JOURNAL ILLUSTRÉ

Voyages - Aventures - Explorations - Découvertes - Actualités - Romans

ABONNEMENTS

FRANCE - BELGIQUE ..	Trois mois 2 ⁵⁰	Six mois 4 ⁵⁰	Un an 8 ⁰⁰
SUISSE	3.50	6.50	10.
AUTRES PAYS	3.50	6.50	12.

On s'abonne sans frais au bureau du journal et dans tous les bureaux de Poste.

PARAIT
LE
JEUDI



LE
NUMÉRO
15 C^{mes}

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
15, RUE DU LOUVRE — PARIS
Vente exclusive: Publications JULES ROUFF & C^{ie}
4, RUE DE LA VRIILLIÈRE — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



POUR ALLAH !!

Grand Roman Historique par ANDRÉ DUBREUIL.

Illustrations de A. GALLAND.

Une Question d'Actualité

Saint-Pierrais et Terre-Neuvas

Un scandale que nous ne voulons pas rappeler ici éclata récemment aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

On nous a fait connaître en des pages belles entre toutes : Pêcheurs d'Islande, la vie du Terre-Neuvas pêcheur...

On oublie un peu l'existence du terrien, citadin de Saint-Pierre. Que peut-on faire dans ce pays de neige?

M. René Boivin va nous y conduire et, nous dire comment on y vit.

Huit jours durant, on navigue confortablement, luxueusement, au milieu des Yankees dévorant force sandwiches et de miss ou ladies que les horreurs du mal de mer ne parviennent ni à émouvoir ni à défigurer... rien ne les dépeint.

C'est la partie charmante du voyage. A peine en passant sur les bancs — que les naifs cherchent du bout de leur lorgnette — a-t-on la sensation du tangage et de la brume et les cris prolongés et lugubres de la sirène, déchirant les airs, donnent quelque émotion, rappelant le danger, le naufrage et les deuils.

Alors la pitié, la solidarité charitable s'éveillent sous le pressentiment d'un péril et l'on pense, en donnant généreusement aux veuves et aux orphelins de ces rudes marins victimes de la mer, éloigner le danger qui menace.

On organise un concert : bien souvent l'art et le talent y sont réunis et viennent s'ajouter à la joie de donner et au plaisir de faire le bien.

Bientôt New-York. Le pilote apparaît. L'usage veut qu'en entrant dans la baie, la mer devienne houleuse, l'on se met à danser, et l'on admire avec effroi le vapeur du pilote sautant sur les flots, mouillant son nez, montrant sa quille, évoluant autour du paquebot.

Je ne sais si vous avez eu ou si vous aurez la bonne fortune de voir la statue de la Liberté. Pour ma part, je m'y suis repris à quatre fois, quatre voyages, et je cherche encore à l'admirer. J'ai bien vu à travers la brume et le brouillard un grand bloc gris, je me demande si c'est bien là l'œuvre de Bartholdi. En tout cas, c'est grand, c'est colossal.

Si vous êtes de nature grincheuse et irritable, avant de quitter le bord demandez au docteur qui, sans crainte de me tromper, est charmant par tradition, un calmant et une dose de patience pour subir la douane à New-York.

Ceux qui affirment que les Américains sont gens pratiques et expéditifs ne connaissent sans doute de ce pays que l'*American Bar*!

Quelle horreur que cette douane de New-York!

Il faut d'abord faire la queue et aller prendre un ticket et un douanier au contrôle. Muni de ces deux instruments vous vous dirigez vers vos malles, vos valises et vos caisses.

Ne vous imaginez pas qu'un sourire gracieux, un mot gentiment prononcé pourront adoucir l'humeur de ce rat de cave, transformé en cerbère, et l'arrêter dans ses indiscrettes perquisitions. Nenni! Il veut tout

voir, tout examiner et met sans dessus dessous ce que vous avez eu tant de peine à arranger au moment du départ. Les ennuis se terminent généralement par quelques dollars à payer. Objets neufs ou supposés non usagers. Maintenant, si vous voulez arriver à temps à Halifax ou à North-Sydney pour profiter du *Pro-Patria*, seul courrier faisant le service, chaque quinzaine, entre Saint-Pierre et le continent américain, vous n'avez pas une minute à perdre, vous n'avez que du dimanche au mardi.

A New-York, le samedi après-midi, rien ne va plus jusqu'au lundi.

Les bureaux, les agences, tout est fermé. Les trains ne roulant pas le dimanche, on est forcément accroché soit à New-York, soit à Boston ou à Truro. Il est donc de toute

visiter la ville et prendre un déjeuner dans un restaurant de tempérance, *beefsteack, potatoes, butter and coffee* et de l'eau à volonté.

Que de souvenirs pénibles s'éveillent en traversant le Canada! Ah! qu'elle est loin alors cette entente cordiale! Enfin, après toute une journée, on arrive à North-Sydney ou Halifax.

Avant de quitter le train, quelques conseils gratuits à tous ceux qui devront à leur tour venir à Saint-Pierre. Apprenez l'anglais, c'est indispensable. Méfiez-vous de la douane de New-York. Prenez des sleepings de New-York à Boston et de Saint-John à Truro et soyez attentifs aux heures des *Dining-Car*, si vous ne voulez rester sans manger.



CHARROI DE GLACE

impossibilité de faire en 24 heures un voyage qui en exige 42 et l'on arrive à Halifax ou à North-Sydney pour apprendre que le navire subventionné 100,000 francs, s'il vous plaît, est parti la veille ou le matin, sans attendre.

Mais avant de s'embarquer sur le *Pro-Patria*, que de changements de train! A Boston d'abord. Juste le temps de traverser la ville pour courir à l'autre gare, prendre un café exécrable, et sauter dans le train jusqu'à Saint-John (New-Brunswick). Nouveau déménagement et la nuit au milieu de gens qui ne comprennent pas un mot de français; c'est commode! Un sleeping est alors nécessaire et moyennant un *half dollar* (54 sous) le nègre, le pullman installe convenablement son client. Bien entendu ce petit pourboire n'est pas compris dans les deux dollars, prix de votre sleeping.

A Truro, réveil et station assez longue, près de trois heures. Entre temps, on peut

Le *Pro-Patria* qui fait le service entre Saint-Pierre et Miquelon et le continent américain part de North-Sydney pendant l'été et de Halifax en hiver. Il met donc soit seize à dix-huit heures dans le premier cas, soit dans le second trente-six heures.

Evidemment, ce petit steamer ne rappelle pas le transatlantique. Le voyage est d'ailleurs heureusement plus court et c'est à peine si on a le temps d'être malade. On est bientôt en vue, si la brume n'est point trop épaisse, d'un rocher gris, dénudé. C'est Saint-Pierre.

Saint-Pierre

Une série de mamelons apparaît; tandis que défilent d'abord sombre et nu l'îlot du grand Colombier, puis l'île aux Vainqueurs et l'île aux Chiens. C'est le commencement de la rade.

Durant l'hiver, 240 goélettes de pêche sont désarmées et y séjournent. Elles y sont

en toute sûreté. C'est un spectacle curieux que cette forêt de mâts recouverts de neige, aperçue dans le fond du Barachois.



UN COIN DE QUAI

Presque toutes les maisons de St-Pierre sont construites en bois. Si elles offrent un excellent aliment au feu, elles permettent aux habitants de mieux se défendre contre le froid. De terribles incendies ont dévasté la ville.

Mais voici la neige...

Comme une poussière impalpable elle est lancée. Elle aveugle, elle pénètre dans la bouche, dans les narines, elle étouffe, elle empêche de respirer, elle asphyxie. Le Saint-Pierrais ne sort jamais un jour de *poudrin*. Il est impossible de voir sa route, de se diriger. Au lendemain d'un jour de *poudrin*, la neige amoncelée en certains endroits exposés aux vents atteint la hauteur d'un étage.

Ceux que leurs fonctions ou leurs occupations appellent au dehors ces jours-là, ressemblent à ces gravures représentant le bonhomme de neige, apportant pour la Saint-Nicolas des jouets aux petits enfants bien sages.

Comme le simoun au désert, le *poudrin* a ses drames.

Deux hommes, il y a quelques années, disparurent engloutis sous la neige dans une tempête de *poudrin*. Ce ne fut que bien longtemps après, quand la neige eut disparu, qu'on découvrit leurs corps, raidis et conservés intacts sous la glace.

Oh ! la triste vie que celle qu'on mène à Saint-Pierre. On est à l'étroit, le voisin surveille son voisin. Tout gèle en ce pays, sauf les bonnes langues. Dame que faire sous la neige, sinon quelques potins.

Cependant on y danse fort, on y patine avec ardeur et l'on y patine bien. Je doute même que l'on rencontre soit au Cercle des Patineurs, soit au Palais de Glace, patineurs plus adroits, patineuses plus gentilles.

Dès que le temps s'y prête, le *Rink* ouvre ses portes. Un abonnement est obligatoire, on n'est

point select sans cela. Dans la matinée ou dans la journée, débutants et élèves se lancent. On se fait aux chutes et aux éclats de rires-de la galerie qui accompagnent chaque pelle. On se relève sans humiliation et presque toujours sans douleur !

Les soirées de gala, on patine le *Lancier* et ma foi, ce quadrille patiné est bien plus gracieux, bien plus élégant que ce lancier officiel et rigide que l'on est souvent obligé d'accomplir à la préfecture ou au gouvernement.

Evidemment l'orchestre est inférieur aux danseurs : par ces temps de glace, les notes se gèlent et la mesure s'en ressent un peu.

Autour de Saint-Pierre chaque étang se glace dès

les premiers froids. Tous ceux qui n'osent s'offrir un abonnement ou qui aiment mieux le patinage au grand air s'en donnent à cœur joie.

Pour ma part, je préfère ce sport au patinage sous ce hangar qu'on baptise pompeusement *rink*. La brise qui siffle aux oreilles, les rires qui accompagnent les chutes des novices, tout cela vaut bien les notes risquées du piston et les accompagnements timides du sournois baryton.

La Chasse

Bientôt les neiges ont disparu, la glace est fondue. Adieu patinage ! Adieu traîneaux ! Adieu glissades du haut de la colline ! L'heure de la chasse sonne !

Si le gibier est devenu rare à Saint-Pierre, si la perdrix et le lapin ont à peu près disparu, il s'en trouve encore pas mal à Miquelon et dans les plaines de Langlade et nos Nemrods Saint-Pierrais s'y livrent parfois à de véritables hécatombes !

Voilà les seuls amusements de la bonne ville.

Terre-Neuvas

Rassurez-vous, cher lecteur, je ne vais point maintenant vous parler de l'organisation administrative et politique de la colonie, ni discourir gravement sur la question du *bait-bill* !

Allons voir le départ des pêcheurs pour le banc de Terre-Neuve.

Comme tous ces spectacles qui ont pour cadre le ciel infini et l'océan sans fin, ce départ offre une telle simplicité qu'on se sent ému, impressionné.

Pas de manifestations bruyantes, pas de pleurs, pas de sanglots, mais des baisers courageux, des baisers d'amour, d'affection, qui ne veulent point être les derniers, au départ de chaque goëlette.



UNE RUE SOUS LA NEIGE



LA SIRÈNE D'ALARME

Les voiles se hissent, la brise gonfle la toile, et bientôt dans l'horizon a disparu la goëlette, comme un oiseau aux ailes blanches.

Arrivé sur le banc, le patron établit son mouillage. Que de précautions à prendre ! Il faut éviter de chasser, il faut tout prévoir, être paré à tout. C'est qu'avec un océan aussi capricieux, on ne peut répondre de la minute qui va suivre.

Les lignes grées d'empies et d'hameçons sont placées dans des mannes. Ces lignes assujetties les unes aux autres s'appellent *tanti*. Une goëlette à six doris compte près de 12,000 hameçons, qu'il faut *boëtter* ou amorcer chaque jour. Chaque homme boëtte ses lignes.

Une fois boëtées et lovées, c'est-à-dire enroulées avec ordre, les lignes sont placées dans le doris. L'on va tendre les lignes. Tandis que les hommes du doris nagent vigoureusement dans le vent, le patron jette l'ancre attachée autour du *tanti* qui se dévide. Les deux extrémités du *tanti* sont indiquées par une petite barrique que surmonte un petit pavillon qui permettra de reconnaître les lignes de chaque goëlette.

On tend les lignes vers le soir et dès le lendemain matin, avant le jour, chaque doris va relever ses lignes. Le poisson est décroché à mesure qu'il se présente.

Chaque doris regagne le bord avec sa marée, sa pêche. Le patron inscrit sur un carnet ce qu'a apporté chaque embarcation.

Aussitôt, sans perdre de temps, on éven-

tre la morue jusqu'au nombril. Les détritrus, sauf le foie et les rogues, sont jetés à l'eau, on décolle la morue, on lui arrache la tête.

Eventrée et décollée, on la passe au trancheur. Quel artiste, ce trancheur ! En un clin d'œil il a, de sa main gauche gantée de cuir, saisi la morue, tandis que son autre main, armée d'un couteau, la fendait jusqu'à la queue et enlevait la moitié de l'arête dorsale.

Débarrassée de son sang, plongée et lavée dans une baille d'eau salée, elle est lancée dans la cale au saleur qui arrime adroitement. La morue est à ce moment dite « morue verte ». Elle est transportée ensuite à Saint-Pierre où elle est débarquée à l'habitation. On la lave à l'eau de mer et on la met en tas, en fumier (c'est l'expression) pendant un jour ou deux, durant lesquels elle s'égoutte.

Messieurs les graviers commencent alors leur besogne sous l'œil du maître de grave, — l'adjudant de l'habitation. Ils étalent sur la grave les morues et les font sécher. Le soir, ils la remettent en meules qu'ils recouvrent d'un prélat; et chaque jour même opération jusqu'à ce que la morue paraisse suffisamment sèche.

Ainsi salée, elle est prête à toutes ses destinées : nourriture des pauvres gens, plat des estomacs pieux, aux époques de carême ou de vigile. Suivant les latitudes, elles se sert en brandade, à la provençale, à la hollandaise, etc.

On Désarme !

Les mois de pêche écoulés, la mauvaise saison venue, les goëlettes rentrent à Saint-Pierre, les longs-courriers emportent les morues; on désarme. Tout au fond du barachois, une forêt de mâts se dresse, immobile.

L'époque des règlements commence. Il existe une sorte de participation entre l'armateur et les matelots pêcheurs; dans la proportion de deux tiers pour l'un et d'un tiers pour l'équipage, déduction faite, bien entendu, des achats de boîte, dans la même proportion.

Ce tiers revenant à l'équipage est réparti entre le patron, le matelot et le mousse, chacun suivant sa part fixée par les usages. Cette part est le salaire du marin, elle est insaisissable, en vertu d'une ordonnance de 1745, restée en vigueur.

Outre ces salaires, on alloue des gratifications aux pêcheurs. Celles-ci ne sont pas facultatives, elles sont inscrites et viennent s'ajouter aux salaires.

Les pêcheurs venus de France emportent avec eux leurs salaires et leurs gratifications; ils sont réglés soit en espèces, soit par un bon sur une maison de la métropole ou une banque.

Mais combien de "Terre-Neuvas" manquent à l'appel.

René BOUVIN,

Agent Consulaire de France.



TYPE FOULA (PROFIL)

La Naissance

La société foula diffère assez des autres sociétés musulmanes de la côté occidentale d'Afrique, très connues et souvent décrites. Les coutumes primitives de l'époque fétichiste étant disparues presque complètement au cours des siècles, aujourd'hui, ces coutumes s'inspirent uniquement du Koran; aussi manquent-elles de l'intérêt qui s'attache aux pratiques étranges.

LES MŒURS Inconnues AU PAYS FOULA

Voici une note très précise sur les coutumes Foulas dans une région de l'arrière-Guinée nouvellement connue : Le Labé.

L'auteur, M. Jules Leprince, ancien officier, est un de nos brillants administrateurs. Chevalier de la Légion d'honneur, membre d'une mission franco-espagnole, il commande aujourd'hui cette région du Labé dont il va nous entretenir...

C'est une précieuse contribution à l'étude des mœurs encore inconnues que le *Globe-Trotter* fait connaître à ses lecteurs.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette contrée qui réserve des surprises agréables.



TYPE FOULA (FACE)

La naissance donne lieu à des fêtes intimes. Ces fêtes consistent en repas faits en commun, en visites et en cadeaux faits à la mère par les parents et amis. A la cérémonie des relevailles assiste le marabout de l'endroit qui bénit l'enfant qu'on expose quelques minutes au soleil du matin.

La mère ne se sépare jamais de son enfant. La nuit, elle dort auprès de lui; le jour, elle le porte sur les hanches, selon l'habitude si répandue en pays noir.

La naissance de l'enfant est toujours inscrite sur un registre de l'état civil tenu par le Karamoko de la mosquée de laquelle dépend le village.

Mariage

Les mariages procèdent autant des coutumes locales que du Koran. Le Foula a droit, d'après l'écriture, à quatre femmes légitimes et à autant de concubines qu'il lui plaît. Les restrictions à cette règle sont